

Le modèle érotique de l'animal

Vincent Jolivet
Université Paris IV

La place majeure occupée par l'animal dans le champ philosophique au siècle des Lumières ne se borne pas à des problématiques métaphysiques (la question de la distinction homme/bête) ou épistémologiques (celle de l'origine des connaissances), mais se retrouve aussi dans la réflexion menée par nombre d'esprits de l'époque sur la question amoureuse, et plus précisément sur l'articulation de celle-ci à celle de la sexualité. Si l'animal n'avait jamais été véritablement absent d'un débat, qui peut sembler vieux comme le monde et remonte au moins à l'Antiquité, il semble bien pourtant que le XVIII^e siècle soit le cadre d'un véritable tournant dans ce long cheminement philosophique, aboutissant aussi bien à une mise au premier plan sans précédent de l'animal qu'à la revalorisation philosophique de celui-ci. L'essor d'une pensée matérialiste et la promotion d'une nature qui fait figure de nouvelle transcendance suscitent en effet un important changement dans l'horizon intellectuel du temps, pour lequel l'animal cesse peu à peu d'être une figure repoussoir pour devenir à la fois un révélateur des conduites humaines et un modèle à suivre. C'est donc désormais moins contre la part animale de l'homme qu'en intégrant celle-ci que la sexualité doit se penser, évolution qui n'est cependant pas sans ambiguïtés : car à bien y regarder, il se pourrait qu'il n'y ait pas un, mais des modèles animaux, tant il semble que chaque auteur ait sa propre vision de l'animal, y projetant ses fantasmes comme ses rêves, et pour finir le remodelant au gré de ses besoins. Se posent alors toutes sortes de questions contradictoires sur la nature de celui-ci : l'animal est-il chaste ou bien dévoré de luxure, brutal ou raffiné dans ses amours ? Et s'il est entendu qu'il nous donne une leçon, quel est le véritable sens de celle-ci ? Tels sont les enjeux d'un débat dont nous voudrions rappeler ici les tenants et les aboutissants, tels sont les questionnements induits par cette figure philosophique mouvante qu'est l'animal, qui sans cesse se dérobe lorsqu'on croit le cerner, et n'est peut-être en cela que le miroir de nos illusions, ou de nos nostalgies.

L'homme se distingue-t-il de la bête dans ses amours ? À vieille question, réponse traditionnelle. C'est du moins ce qu'on pourrait penser à la lecture de nombreux textes du XVII^e siècle, supports d'une vision particulièrement dépréciative de la sexualité. Celle-ci, marquée par le péché et la souillure, ne serait qu'une satisfaction physique et dégradante nous ravalant au niveau de la bête. « Les plaisirs de la chair sont sales et brutaux ¹ » écrit ainsi Furetière dans son *Dictionnaire universel* (1690) à l'article « Plaisir », résumant fidèlement en cela l'esprit d'un siècle qui s'est montré, en apparence du moins, plus soucieux que tout autre de séparer radicalement le corps de l'âme et l'homme de l'animal. On ne sera donc pas surpris, à parcourir les textes des grandes figures religieuses du temps, qui donnent encore le

¹ Rappelons ici que le terme « brute », du latin *bruta*, désigne aux XVII^e et XVIII^e siècles, d'une manière très péjorative, l'animal en tant qu'il est privé de raison. Voir à ce sujet l'article « Bête, Animal, Brute » de l'*Encyclopédie*, paru un demi-siècle plus tard : « *Brute* est un terme de mépris qu'on n'applique aux *bêtes* & à l'homme qu'en mauvaise part. *Il s'abandonne à toute la fureur de son penchant comme la brute*. [...] si on considère la *bête* dans son dernier degré de stupidité, & comme affranchie des lois de la raison & de l'honnêteté selon lesquelles nous devons régler notre conduite, nous l'appellons *brute*. »

la sur ce qu'il faut penser en la matière, de retrouver un même rejet du corporel, du charnel, et de l'animal. Si l'on peut passer rapidement sur *La Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps* du Père Garasse (1623), brûlot haineux rédigé à l'encontre des libertins, qui n'a de cesse de les assimiler à des bêtes vautrées dans les plaisirs immondes de l'ivrognerie et de la luxure², force est de constater qu'une figure d'une toute autre ampleur, son contemporain saint François de Sales, ne fait guère preuve de plus de nuance. L'*Introduction à la vie dévote* (1608) invite les vierges à préserver leur chasteté de « la folle et brutale délectation » de « plaisirs immondes, qui, à la vérité, ne méritent pas d'être désirés par les hommes, puisque les ânes et les pourceaux en sont plus capables qu'eux³», tandis que le *Traité de l'amour de Dieu* (1615) développe une vision de l'homme où ce dernier, d'une nature intermédiaire entre l'ange et la bête, « participant de la nature angélique en sa partie intellectuelle et de la nature bestiale en sa partie sensitive⁴», peut s'élever ou déchoir vers l'un ou l'autre, suivant la manière dont il agit tout au long de sa vie. Dans ce cadre, le libertin qui assouvit ses pulsions charnelles se trouve « abruti et ravalé au rang des bêtes farouches⁵» et la satisfaction physique du désir dépréciée au rang de simple appétit commun avec les animaux, par opposition au véritable amour, qui, lui, ne peut être que spirituel⁶. Vision négative du corps, de la sexualité et de ceux qui s'y livrent, qui se maintiendra tout au long du siècle et que l'on retrouvera encore sous la plume d'un Fénelon⁷.

Il existe cependant au XVII^e siècle toute une littérature clandestine, celle des libertins érudits et des pornographes, qui fait entendre un son de cloche bien différent. *L'École des filles* de Michel Millot (1655), ouvrage scandaleux qui retrace l'initiation érotique d'une adolescente par une jeune femme plus expérimentée, n'hésite pas à prendre hardiment le revers de l'idéalisme ambiant, qu'il juge hypocrite et illusoire, pour proposer une vision moins désincarnée du désir sexuel, où l'homme est invité à reconnaître et assumer la part animale qui s'y trouve présente :

« Non, non, cousine, il faut que tu te détrompes : les hommes n'aiment que pour leur plaisir, et quoiqu'ils nous témoignent le contraire quand ils nous recherchent, ils ont toujours leurs désirs fichés entre nos cuisses, de même que nous à les baiser et accoler, par honte de demander le reste. As-tu jamais vu les bêtes parmi les champs, combien amoureusement le mâle grimpe sur la femelle, le taureau sur la génisse, le cheval sur la cavale ? C'est ainsi qu'il en prend des amours des hommes, et quelques simagrées que fasse un amant devant nous [...] tout cela ne va qu'à nous renverser sur le lit [etc.]⁸ »

² « La seconde faute qu'ils commettent, c'est en ce que, par leurs maximes, ils veulent rendre l'homme semblable aux bêtes brutes. Car, disant qu'il faut suivre en tout et contenter la nature, c'est-à-dire la partie animale, ils veulent dire qu'il faut suivre l'inclination bestiale, boire quand la brutalité le demande, manger quand l'appétit vient, dormir quand on est saoul, vaquer à ses plaisirs impudiques quand la brutalité y pousse » ; « Et le seul moyen que je voie pour faire dégénérer un homme en bête est la maxime des beaux esprits prétendus, – savoir de contenter sa nature, c'est-à-dire sa partie animale et la brutalité en tout ce qu'elle désire de nous. », Garasse, *La Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps*, éd. Jean Salem, Les Belles Lettres, coll. « Encre marine », 2009, p. 633 et 641.

³ François de Sales, *Introduction à la vie dévote*, in *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1992, p. 166 et 165.

⁴ François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, in *Œuvres*, p. 381.

⁵ *Id.*, p.382.

⁶ « Vous voyez donc bien, Théotime, que ces unions qui regardent les complaisances et passions animales, non seulement ne servent de rien à la production et conservation de l'amour, mais lui sont grandement nuisibles et l'affaiblissent extrêmement » ; « l'amour que nous appelons sensuel ou brutal, qui, à proprement parler, ne doit néanmoins pas être appelé amour, ains simplement appétit. », *id.*, p. 383 et 386.

⁷ Notamment dans les *Lettres et opuscules spirituels* (« Sur le libertinage ») et le traité *De l'éducation des filles*. Fénelon, *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1983, t. 1, p. 740, 127, 130.

⁸ *L'École des filles*, in *Libertins du XVII^e siècle*, t. I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1998, p. 1174.

Cette attitude démystificatrice vis-à-vis du sentiment amoureux s'inscrit plus généralement dans une rhétorique hédoniste incitative qui, en naturalisant le plaisir, le légitimise, et vient encourager la jeune fille ingénue à se livrer à un penchant qui n'a dans ces conditions rien de blâmable. *L'École des filles* participe en cela du vaste mouvement souterrain qui travaille la littérature du temps, celui d'une pensée libertine venant remettre en cause les vieilles certitudes en matière de mœurs ou de religion, qu'elle soumet désormais à l'examen d'une nouvelle valeur, la Nature. Texte phare de cette littérature clandestine et contestatrice, le *Theophrastus redivivus* (1659) se révèle d'un contenu bien différent de celui du texte érotique : point de filles dévêtues, ici, mais une solide philosophie d'inspiration épicurienne, qui se lance avec une virulence érudite dans la critique du christianisme et propose un modèle éthique alternatif, fondé non plus sur l'autorité de la Bible, mais sur celle d'une Nature vers laquelle il faut revenir pour trouver la sagesse. Dans ce cadre, la sixième partie de l'ouvrage invite le lecteur à prendre exemple sur les animaux, pour se défaire des erreurs inspirées par le vulgaire⁹, n'hésitant pas à affirmer qu'« il ne peut y avoir de vie heureuse qui ne soit très semblable [la leur].¹⁰ » Ceux-ci sont en effet jugés plus proches du modèle naturel que l'homme, lequel s'en est lentement éloigné au fil de siècles de vie en société et d'illusoire progrès des arts :

« Au bout du compte, tu veux savoir ce qu'est la nature, ce qu'est l'opinion ? Jette les yeux sur tous les autres animaux, et, tout ce que tu trouveras en eux, persuade-toi que cela existe par nature. De même, tourne ton regard sur l'humanité tout entière, et tout ce que tu trouveras en elle qui n'est pas chez les autres animaux, sache que cela naît de l'opinion, et est par conséquent cause des plus grands troubles.¹¹ »

Si la question de la sexualité n'est pas directement abordée, le lecteur est laissé libre de tirer du propos un certain nombre de conclusions dérangeantes pour la morale chrétienne, qui semblent en découler implicitement : caractère illégitime du mariage, de la pudeur, etc., que l'on ne retrouve pas chez les animaux.

Derrière ce qui rapproche fondamentalement ces deux textes, – à savoir une légitimation du plaisir par la prise en compte de sa naturalité et une revalorisation du statut de l'animal –, qui fait figure, non plus de repoussoir, mais à la fois de révélateur des conduites humaines et de guide vers une vie plus conforme à la Nature, se remarque cependant une certaine hétérogénéité, voire un malentendu. Là où le dialogue érotique propose en effet une incitation à la jouissance sans entrave, le texte philosophique s'inscrit dans une filiation épicurienne plus austère où le plaisir demeure strictement encadré : en bref, l'un s'enthousiasme pour la vigueur et l'ardeur amoureuse d'un animal qui ne s'embarrasse pas de délicatesses superflues, quand l'autre vante la tempérance et la simplicité de ce dernier. En dépit de ces divergences, les deux textes n'en ébauchent pas moins ce qui sera une des profondes tentations du siècle suivant, qui ne cessera d'interroger, de travailler et parfois même de radicaliser, les idées déjà bien présentes ici, à savoir la réduction matérialiste de l'amour (le physique supplante le psychologique) et la promotion de l'animal au rang de modèle à suivre au nom de la Nature transcendante.

La première des deux, la réduction du sentiment à la satisfaction physique, connaît une vogue certaine dans les écrits des philosophes à partir du tournant du siècle des Lumières. Buffon, Voltaire, Diderot, analysant le désir amoureux se plongent les uns après les autres

⁹ « En effet, là est la sagesse : se convertir à la nature, et en revenir là d'où l'erreur vulgaire nous a chassés. », *Theophrastus redivivus*, in *Romanciers libertins du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2004, t. 2, p. 343.

¹⁰ *Id.*, p. 341.

¹¹ *Id.*, p. 369.

dans le miroir que leur tend l'animalité, et tentent de ne pas succomber à la séduction qu'il exerce sur maints esprits du temps pour préserver une position équilibrée. Car, il faut bien le souligner, le motif de l'animal, idéalisé, se révèle particulièrement propice à la rêverie voluptueuse, à la nostalgie d'un âge d'or amoureux où le désir pouvait se satisfaire loin des contraintes nées de la société¹², tout comme il est susceptible de se faire le porteur d'une charge transgressive explosive, dans laquelle se complairaient les pornographes, mais qui manque gravement de nuance. Le premier à proposer une revalorisation du physique de l'amour, et par-là, d'une forme d'animalité, est Buffon, lequel n'hésite pas à affirmer dans son *Discours sur la nature des animaux* (1753) qu' « il n'y a que le physique de cette passion qui soit bon, [et] que, malgré ce que peuvent dire les gens épris, le moral n'en vaut rien. ¹³ » Et le naturaliste de se livrer ensuite avec une noblesse de ton digne d'un moraliste de l'âge classique à une dénonciation de la vanité qui se cache derrière nos prétendus grands sentiments. À l'opposé de l'homme, et sans doute plus sagement, l'animal échappe, lui, aux souffrances engendrées par l'amour en se bornant à la seule recherche de sensations agréables :

« Les animaux ne sont point sujets à toutes ces misères, ils ne cherchent pas des plaisirs où il ne peut y en avoir ; guidés par le sentiment seul, ils ne se trompent jamais dans leurs choix, leurs désirs sont toujours proportionnés à la puissance de jouir, ils sentent autant qu'ils jouissent, et ne jouissent qu'autant qu'ils sentent ; l'homme au contraire, en voulant inventer des plaisirs, n'a fait que gâter la Nature, en voulant se forcer sur le sentiment il ne fait qu'abuser de son être, et creuser dans son cœur un vide que rien ensuite n'est capable de remplir. ¹⁴ »

Buffon conclut alors : « Tout ce qu'il y a de bon dans l'amour appartient donc aux animaux tout aussi bien qu'à nous ¹⁵ ». Thèse provocante, certes, mais sans doute plus pessimiste qu'immoraliste ou libertine, et plus descriptive qu'injonctive, contrairement aux lectures qu'ont pu en faire certains de ses contemporains, à commencer par Sade. Le naturaliste ne supprime d'ailleurs pas la dimension morale de l'amour, mais se borne à l'éclairer d'un jour bien plus sombre qu'il n'était alors courant de le faire. Moins qu'un révélateur sur la nature de nos conduites amoureuses, l'animal est ici un repère permettant d'apprécier ce que nous apporte notre humanité, et peut-être, ce dont elle nous a privés.

Dans son *Dictionnaire philosophique*, qui paraît une dizaine d'années plus tard (1764), Voltaire se montre plus proche des théories de *L'École des filles* et n'hésite pas à l'article « Amour » à faire de l'animal le reflet majestueux de l'homme, la beauté de la forme réduisant la charge transgressive du fond :

¹² Voir par exemple ce que peut écrire leur contemporain Guillard de Servigné dans *Les Sonnettes* en 1749 : « je portais envie à ces heureux insectes que la chaleur du printemps fait éclore, qui ne déploient leurs ailes que pour se chercher mutuellement dans les airs, dont le sort est de vivre et de mourir étroitement unis ; symboles de raison et de sagesse, seuls exemples du vrai bonheur. Quand ils ont rencontré ce bonheur, qui est la fin principal de leur être, il leur est permis de le goûter, autant qu'ils existent ; aucun regret, aucune faiblesse ne rompent leur chaîne, le dernier instant de leur vie se perd dans le sein de la volupté », in *Romanciers libertins*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2000, t. 1, p. 1023. Voir également La Mettrie, dans *La Volupté* (1746) : « Consolez-vous, jeunes bergers, le flambeau de l'amour dissipera bientôt les nuages qui retardent vos beaux jours. Les plaisirs après lesquels vous soupirez, ne vous seront pas toujours inconnus ; la nature vous en offrira partout l'image ; elle est attentive au bien être de ceux qui la servent. Deux animaux s'accoupleront en votre présence ; vous verrez des oiseaux se caresser sur une branche ; tout vous fera de l'amour une leçon vivante. Que de réflexions vont naître de ce nouveau spectacle ! », Paris, Fayard, 1987, t. 2, p. 107.

¹³ Buffon, *Histoire naturelle des animaux*, in *Œuvres*, Paris, Gallimard, Pléiade, 2007, p. 477.

¹⁴ *Id.*, p. 478.

¹⁵ *Id.*, p. 478.

« Il faut ici recourir au physique ; c'est l'étoffe de la nature que l'imagination a brodée. Veux-tu avoir une idée de l'amour, vois les moineaux de ton jardin ; vois tes pigeons ; contemple le taureau qu'on amène à ta génisse ; regarde ce fier cheval que deux de ses valets conduisent à la cavale paisible qui l'attend, et qui détourne sa queue pour le recevoir ; vois comme ses yeux étincellent ; entend ses hennissements ; contemple ces sauts, ces courbettes, ces oreilles dressées, cette bouche qui s'ouvre avec de petites convulsions, ces narines qui s'enflent, ce souffle enflammé qui en sort, ces crins qui se relèvent et qui flottent, ce mouvement impérieux dont il s'élance sur l'objet que la nature lui a destiné¹⁶ »

L'amour est ici, on le voit, un phénomène purement physique, et l'homme ne semble pas se distinguer de l'animal dans ses élans érotiques. Le philosophe se montre cependant soucieux de ne pas aller trop loin dans ses affirmations pour rester de bon goût, et ménage habilement la chèvre et le chou dans la suite de son article. Si nos amours sont à l'image de ceux des bêtes, ils en demeurent cependant différents ; et Voltaire d'introduire dans la suite de son texte une dose de liberté et de raffinement proprement humains, pour maintenir l'idée d'une supériorité de l'homme sur la bête, laquelle, en dédommagement, ne connaît pas tous les chagrins que cette passion nous cause¹⁷.

Quelques années plus tôt, Diderot, avait été lui aussi amené à confronter amours humaines et animales par un spectacle insolite dont sa correspondance nous a gardé la trace. Passant quelques jours à la campagne chez son ami le baron d'Holbach, le philosophe avait été témoin de la cour assidue menée par un chien de la maisonnée à une femelle de son espèce. Lui-même séparé de sa maîtresse Sophie Volland, il ne peut s'empêcher de se regarder dans la glace que lui tend l'animalité, et de s'interroger : faut-il humaniser l'animal ou animaliser l'humain ? S'il fait mine un temps de vouloir souscrire à la première hypothèse en insistant sur la prouesse galante de l'animal qui, dit-il, l'humilie dans sa propre façon d'aimer¹⁸, il se rabat bien vite ensuite sur la seconde :

« Mais s'il faut vous en dire ce que j'en pense, je ne crois pas que tout cela se fit par un sentiment bien délicat et bien pur. Je crois qu'il y avait un peu de luxure dans le fait de Taupin ; c'est le nom du galant. Mais si on nous épluchait de bien près, nous autres descendants de Céladon, peut-être découvrirait-on aussi un peu d'intérêt impur et de taupinerie dans nos démarches les plus désintéressées et dans notre conduite la plus tendre. Il y a un peu de testicule au fond de nos sentiments les plus sensibles et de notre tendresse la plus épurée.¹⁹ »

Derrière cette audacieuse mise en relief du testiculaire, la position reste, on le voit, nuancée, le philosophe amoureux n'ayant pas voulu réduire complètement ses sentiments au seul désir physique, mais simplement en tempérer lucidement le sublime.

¹⁶ Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article « Amour », Paris, Gallimard, p. 56.

¹⁷ « [Mais] ne soit point jaloux, et songe aux avantages de l'espèce humaine : ils compensent en amour tous ceux que la nature a donnés aux animaux [...] La plupart des animaux qui s'accouplent ne goûtent de plaisir que par un seul sens ; et, dès que cet appétit est satisfait, tout est éteint. Aucun animal, hors toi, ne connaît les embrassements ; tout ton corps est sensible ; tes lèvres surtout jouissent d'une volupté que rien ne lasse, et ce plaisir n'appartient qu'à ton espèce ; enfin tu peux dans tous les temps te livrer à l'amour, et les animaux n'ont qu'un temps marqué. [...] Voilà ce que tu as au-dessus des animaux ; mais, si tu goûtes tant de plaisirs qu'ils ignorent, que de chagrins aussi dont les bêtes n'ont point d'idée ! », *id.*, p. 56-58.

¹⁸ « Je serais vain de la manière dont je sais aimer, si je n'avais eu sous les yeux pendant huit jours de suite à la campagne, de quoi m'humilier. J'ai vu un amant, par la pluie, le vent, le temps affreux qu'il faisait, oublier son repos, la maison, tous les besoins de la vie, et s'en venir gémir, soupirer, se coucher et passer les nuits sous les fenêtres de l'objet chéri. Vous croirez peut-être que ce galant-là est tout au moins un Espagnol ? Point du tout. C'est un chien. », Diderot, lettre à Damilaville du 3 novembre 1760, *Correspondance*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1997, p. 296.

¹⁹ *Id.*, p. 296-297.

De tels nuances ne se retrouvent pas dans les œuvres des pornographes des Lumières qui tirent, eux aussi, leurs leçons des textes du siècle précédent, mais sur un mode beaucoup plus radical. Avec eux disparaît l'animal élégant des philosophes et la subtilité des réflexions sur le sentiment amoureux pour laisser place à l'évocation sans fard du « rut²⁰ » bestial des animaux humains. L'animalité de l'homme désirant n'est en effet plus soupçonnée derrière le voile de mœurs policées, mais postulée sans ambages, et complaisamment exhibée. Sous leur œil indiscret, le frottement voluptueux des épidermes s'éclaire d'un nouveau jour qui semble concrétiser la vision cauchemardesque des théologiens : les corps, travaillés par leur animalité qui resurgit, se déforment d'une manière grotesque, pour offrir le spectacle de visages déformés²¹, de sexes immenses et boursoufflés, et pour finir d'éjaculations diluviennes ponctuées de hurlements de bêtes²². Cette démarche outrancière et provocante culmine chez Sade, avec lequel on quitte le régime satirique²³ des pornographes du tournant du siècle pour aboutir à un programme philosophique revendiquant un retour à une animalité superlative : « Je me laisse traîner par lui sur un tas de fumier, et me prostituant là comme une truie, je l'excite à m'humilier davantage encore²⁴ », raconte sans fausse pudeur la narratrice de *l'Histoire de Juliette*, tandis que le programme des *Cent vingt journées de Sodome* prévoit que « tout sera nu [...] ; tout sera vautré sur des carreaux, par terre, et, [qu'] à l'exemple des animaux, on changera, on se mêlera, on incestera, on adultérera, on sodomisera et [...] on se livrera à tous les excès et à toutes les débauches qui pourront le mieux échauffer la tête.²⁵ » Du statut de révélateur des conduites humaines à celui de modèle à suivre, il n'y a, on le voit, qu'un pas, vite franchi par Sade et par d'autres. Chez les libertins du marquis, cette animalité quelque peu fantasmée, mais jugée plus conforme aux lois de la Nature²⁶, se trouve mobilisée

²⁰ Voir par exemple la description du père Casimir dans *Le Portier des chartreux* (« il avait des yeux qui vous enclavaient de cent pas, et dont le regard farouche ne s'attendrissait qu'à la vue d'un joli garçon, alors le bougre entraînait en rut, il hennissait. ») ou le constat d'une maquerelle à propos d'une troupe de moines avinés dans *Thérèse philosophe* (« ils sont tous en rut »), in *Romanciers libertins*, t. 1, p. 440 et 948. Voir aussi dans *Le Diable au corps* le cas d'un naturaliste qui « s'est fourré dans l'esprit que le moment de la chaleur des femmes », à savoir selon lui leurs règles, était le seul propice à l'acte sexuel. Si le terme de « chaleur » ne peut que choquer la Comtesse de Mottenfeu, habituée à plus de galanterie et de bienséance langagière, le Tréfoncier, qui lui rapporte les particularités de ce personnage, ne laisse planer aucun doute sur la motivation du terme : « Je vous demande bien pardon, Mesdames : mais c'est son mot. Il ne fait pas, à cet égard, de différence entre les hommes et les brutes », Nerciati, *Le Diable au corps*, Paris, Editions Borderie, La Bibliothèque oblique, 1980, t. 2, p. 100-101.

²¹ Voir l'évocation du père Dirrag, dans *Thérèse philosophe*, p. 890 : « Figurez-vous un satyre les lèvres chargées d'écume, la bouche béante, grinçant parfois les dents, soufflant comme un taureau qui mugit ; ses narines étaient enflées et agitées ».

²² Voir dans l'œuvre de Sade, et parmi bien d'autres, le cas de Bandole qui, dans la *Nouvelle Justine*, « finissait par beugler comme un taureau à l'instant de l'éjaculation » (Sade, *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1995, t. 2, p. 575), ou de ce personnage qui « le vilain braie comme un âne, et laisse au fond du cul de [la compagne de Juliette] des preuves non équivoques du plaisir qu'il vient de goûter » (*id.*, 1998, t. 3, p. 588).

²³ Chez Gervaise de Latouche ou Boyer d'Argens, l'animalisation reste ponctuelle, épargnant la figure du narrateur pour se focaliser sur certains personnages secondaires appartenant au clergé.

²⁴ *Id.*, p. 547. Voir la description de Adolph dans *Le Diable au corps* de Nerciati : « Le superbe étalon n'attaque pas avec plus de courage la jument en chaleur ; il n'a pas un plus imposant boute-joie. » (*op. cit.*, t. 2, p. 128). Voir également celles du duc de Blangis dans *Les Cent vingt journées de Sodome* et de Verneuil dans la *Nouvelle Justine* : « Ce n'était plus un homme, c'était un tigre en fureur. Malheur à qui servait alors ses passions : des cris épouvantables, des blasphèmes atroces s'élançaient de sa poitrine gonflée, des flammes semblaient alors sortir de ses yeux, il écumait, il hennissait, on l'eût pris pour le dieu même de la lubricité. » (*op. cit.*, 1990, t. 1, p. 24) ; « Et le paillard, entre les bardaches et Dorothée, s'irritait, s'enflammait, comme le taureau près de la génisse. » (*op. cit.*, p. 895).

²⁵ *Op.*, p. 63.

²⁶ « [É]coutons la nature sur un objet aussi intéressant, et que les lois des animaux, bien plus rapprochées d'elle, nous servent un moment d'exemples » ; « Voyez si les animaux les connaissent [les liens filiaux] : non, sans

dans leurs discours pour étayer leurs affirmations les plus osées philosophiquement. La figure protéiforme de l'animal invite ici à une vision strictement physique de l'amour, d'où, contrairement à ce qui était le cas chez les philosophes précédemment abordés, toute forme de sentiment est absent :

« Aimons le corps, comme fait l'animal ; mais n'ayons aucun sentiment pour ce que nous croyons être distinct du corps, puisque c'est là que se trouve ce qui contrebalance le reste, et qui devrait servir seul à nous en éloigner. ²⁷ » ;

ailleurs elle autorise, et là encore contre la position plus nuancée d'un Diderot²⁸, une forte critique du mariage en plaidant pour une communauté des femmes, qui ne cesse d'être réclamée par les débauchés du marquis. Mme de Saint Ange, affirme ainsi sans ambages que :

« La destinée de la femme est d'être comme la chienne, comme la louve ; elle doit appartenir à tous ceux qui veulent d'elle ; c'est visiblement outrager la destination que la nature impose aux femmes, que de les enchaîner par le lien absurde d'un hymen solitaire ²⁹ »,

tout comme Mme Delbène, laquelle énonce la même thèse plus sobrement dans l'*Histoire de Juliette*³⁰, ou l'auteur anonyme de la brochure insérée dans *La Philosophie dans le boudoir* :

« Il est certain que, dans l'état de nature, les femmes naissent *vulgivagues*, c'est-à-dire jouissant des avantages des autres animaux femelles, et appartenant, comme elles et sans aucune exception, à tous les mâles ; telles furent sans aucun doute, et les premières lois de la nature, et les seules institutions des premiers rassemblements que les hommes firent. ³¹ »

À d'autres endroits de l'œuvre, enfin, c'est à la cruauté³², au despotisme vis-à-vis de son partenaire que les bêtes nous invitent :

« Jette les yeux sur les animaux ; regarde s'ils ne conservent pas cette supériorité si flatteuse, ce despotisme si sensuel que tu cèdes imbécilement ; vois la manière impérieuse dont ils jouissent de leurs femelles, le peu de désir qu'ils éprouvent quand le besoin n'existe plus ; et n'est-ce pas toujours chez eux que la nature nous donne des leçons ? ³³ »

doute ; c'est pourtant toujours eux qu'il faut consulter, quand on veut connaître la nature », *La Philosophie dans le boudoir*, in *Œuvres*, t. 3, p. 35 et 166.

²⁷ *Histoire de Juliette*, p. 639-640. Voir aussi *La Philosophie dans le boudoir*, p. 100-101 : « Ô filles voluptueuses, livrez-nous donc votre corps tant que vous le pourrez : foutez, divertissez-vous, voilà l'essentiel : mais fuyez avec soin l'amour, il n'y a de bon que son physique, disait le naturaliste Buffon, et ce n'était pas sur cela seul qu'il raisonnait en bon philosophe ».

²⁸ Dans le *Supplément au Voyage de Bougainville*, celui-ci souligne par exemple la stabilité de nombre de couples d'animaux, qui autorise, dans un certain sens, de parler d'une naturalité du mariage si l'on redéfinit celui-ci : « A : Le mariage est-il dans la nature ? B : Si vous entendez par mariage la préférence qu'une femelle accorde à un mâle sur tous les autres mâles, ou celle qu'un mâle donne à une femelle sur toutes les autres femelles, préférence mutuelle en conséquence de laquelle se forme une union plus ou moins durable qui perpétue l'espèce par la reproduction des individus, le mariage est dans la nature. A : Je le pense comme vous ; car cette préférence se remarque non seulement dans l'espèce humaine, mais encore dans les autres espèces d'animaux, témoin ce nombreux cortège de mâles qui poursuivent une même femelle, au printemps, dans nos campagnes, et dont un seul obtient le titre de mari. », Diderot, *Contes et romans*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2004, p. 574.

²⁹ *La Philosophie dans le boudoir*, p. 36.

³⁰ « La communauté des femmes est le premier vœu de la nature, elle est générale dans le monde, les animaux nous en donnent l'exemple. », *op. cit.*, p. 238.

³¹ *Op. cit.*, p. 132.

³² « [L]a cruauté, bien loin d'être un vice, est le premier sentiment qu'imprime en nous la nature : [elle] est empreinte dans les animaux chez lesquels, ainsi que je crois vous l'avoir dit, les lois de la nature se lisent plus énergiquement que chez nous », *id.*, p. 68.

³³ *Aline et Valcour*, in *Œuvres*, t. 1, p. 577.

Si la vision d'un Sade se démarque par la radicalité de ses idées et la violence de son ton, elle se retrouve sur un mode atténué chez plusieurs de ses collègues pornographes. Dans *Le Rideau levé* (1786) de Mirabeau, le père de la jeune Laure se sert du même détour par la considération du comportement de l'animal pour apaiser les remords de sa fille qui se repent de lui avoir été infidèle :

« Jette les yeux, ma chère Laure, sur toutes les espèces d'animaux répandues sur notre globe : voit-on les femelles enchaînées aux mâles qu'elles ont eus l'année précédente ? La tourterelle, dont on ne fait une peinture si touchante que parce qu'elle éveille et pique notre amour-propre, ne reste dans le même ménage que jusqu'au temps où sa famille n'a plus besoin d'elle ; souvent le même été la voit choisir un nouveau favori. Cherche d'autres exemples, ils sont tous pareils. ³⁴»

L'auteur anonyme du *Petit fils d'Hercule* (1784) invite quant à lui son lecteur à considérer, après celui des grands hommes, l'exemple « des vrais philosophes de la terre, les animaux », lequel ne saurait que les inciter vigoureusement à la fouterie :

« Un taureau, un bélier, un étalon, un cerf, bénissent leur existence, n'importent point le Ciel, se contentent de brouter toujours la même herbe. Pourquoi sont-ils satisfaits ? c'est qu'ils foutent des nuits entières, et ces sultans trouvent dans leur sérail de quoi se consoler de tout ce dont la nature les a privés. ³⁵»

Sous la plume des libertins, on le voit, la nature prend la forme d'un vaste bordel à ciel ouvert, d'une terre fantasmée se pliant à toutes les rêveries érotiques, vision provocatrice qui rappelle à quel point l'animal est bien souvent un instrument polémique, mais qui n'observe pas celui-ci de bien près, pas plus qu'elle ne rend compte de la complexité de certains comportements comme de la diversité des cas de figures. Il se dégage en définitive de leurs écrits une vision de l'animal comme être de passion voué à une luxure débridée qui rejoint celle des penseurs chrétiens, avec pour seule différence le jugement porté, qui transforme le vertueux dégoût de leur prédécesseur en approbation libertine, tout en conservant le même manque de nuance et la même ignorance sur le fond de l'animal réel.

Cette vision libertine d'un animal qui fait figure de modèle nous incitant à la débauche trouve cependant sa critique la plus forte sous la plume, non pas d'un théologien, mais du citoyen de Genève, Jean-Jacques, qui, loin de partager les convictions de nos auteurs, est d'autant plus à même de les réfuter qu'il est l'une des rares personnalités de son temps à s'intéresser à l'animal concret, plutôt qu'à un hypothétique modèle reconstruit dans le cadre d'un cabinet de lecture. La critique que l'on pourrait dégager à partir des écrits de Rousseau, qui, rappelons-le, sont antérieurs à la publication de la plupart des œuvres libertines citées, est double, portant à la fois sur la possibilité de faire de l'animal un modèle, qu'il conteste, et sur la nature même de ce modèle, qui n'est pas, selon lui, la brutale sensualité qu'on leur prête. Prenant position dans l'important débat de son temps sur le caractère naturel ou non de la pudeur, Jean-Jacques vient en effet s'inscrire à rebours des idées défendues par le reste des

³⁴ Mirabeau, *Le Rideau levé ou l'Éducation de Laure*, in *Œuvres érotiques de Mirabeau*, Paris, Fayard, « L'Enfer de la Bibliothèque Nationale », 1984, t. 1, p. 427-428. Passage dont, de toute évidence, Sade s'est souvenu dans *l'Histoire de Juliette* (p. 639-640) : « Jouissons ; telle est la loi de la nature ; et comme il est parfaitement impossible d'aimer longtemps l'objet dont on jouit, subissons le sort de tous les êtres que nous ravalons injustement au-dessous de nous, et que nous enchaînons par la force, bien plus que par la raison. Voyons-nous le chien ou le pigeon, reconnaître sa compagne quand il en a joui ? Si l'amour enflamme un instant, cet amour n'est que le besoin, et sitôt qu'il est satisfait, l'indifférence ou le dégoût succède jusqu'au moment d'un nouveau désir ; mais ce ne sera plus avec la même femelle ; toutes celles qui se rencontreront, deviendront, tour à tour l'objet des vœux du mâle inconstant ».

³⁵ Anonyme, *Le Petit-Fils d'Hercule*, in *Romanciers libertins*, 2005, t. 2, p. 1129.

philosophes, à savoir son caractère culturel. Là où un La Mettrie pouvait écrire dans *L'Homme-Machine* (1748) que « les Animaux se font gloire d'être Cyniques », c'est-à-dire qu'ils s'accouplent sans la moindre pudeur, parce que « sans éducation, ils sont sans préjugés » (p. 86-87), pour les opposer à l'être humain bêtement honteux de ses plaisirs, Rousseau ne conteste pas le fait, mais fait remarquer dans l'*Émile* que les bêtes disposent d'un principe d'autorégulation dont est dépourvu l'homme, l'instinct. Loin de nous inviter à la licence, elles nous donneraient donc davantage une leçon de tempérance³⁶ :

« Si les femelles des animaux n'ont pas la même honte, que s'ensuit-il ? Ont-elles comme les femmes les désirs illimités auxquels cette honte sert de frein ? Le désir ne vient pour elles qu'avec le besoin ; le besoin satisfait, le désir cesse, elles ne repoussent plus le mâle par feinte mais tout de bon [...]. Même quand elles sont libres leurs tems de bonne volonté sont courts et bientôt passés, l'instinct les pousse et l'instinct les arrête ; où sera le supplément de cet instinct négatif dans les femmes quand vous leur aurez ôté la pudeur ?³⁷ »

Là où la nature a doté les bêtes d'un instinct pour régler leur comportement, elle nous a fourni la pudeur, qui ménage notre liberté tout en l'encadrant de façon à rendre possible une conduite vertueuse. Cette pudeur n'est cependant pas uniquement un frein au désir, elle est aussi une ruse de la Nature pour stimuler celui-ci à partir des obstacles qu'on lui oppose, pour éviter qu'il ne se dissipe trop vite par la facilité qu'on aurait à le satisfaire. En cela, la pudeur jouerait le même rôle que certaines conduites amoureuses animales tout à fait élaborées :

« J'ai déjà remarqué que les refus de simagrée et d'agaceries sont communs à presque toutes les femelles, même parmi les animaux, et même quand elles sont le plus disposées à se rendre ; il faut n'avoir jamais observé leur manège pour disconvenir de cela.³⁸ »

Idée qui se trouvait déjà présente dans la *Lettre à d'Alembert*, où Rousseau brossait le touchant tableau des amours animales :

« Dans leurs amours, je vois des caprices, des choix, des refus concertés, qui tiennent de bien près à la maxime d'irriter la passion par les obstacles. À l'instant même où j'écris ceci, j'ai sous les yeux un exemple qui le confirme. Deux jeunes pigeons, dans l'heureux tems de leurs premières amours, m'offrent un tableau bien différent de la sotte brutalité que leur prêtent nos prétendus sages. La blanche colombe va suivant pas à pas son bien-aimé, et prend chasse elle-même aussi tôt qu'il se retourne. Reste-t-il dans l'inaction ? De légers coups de bec le réveillent ; s'il se retire, on le poursuit ; s'il se défend, un petit vol de six pas l'attire encore ; l'innocence de la nature ménage les agaceries et la molle résistance, avec un art qu'auroit à peine la plus habile coquette. Non, la folâtre Galatée ne faisoit pas mieux, et Virgile eut pu tirer d'un colombier l'une de ses plus charmantes images.³⁹ »

On est ici fort loin de ce que Sade ou Mirabeau pouvaient écrire sur le même animal. Rousseau, n'est certes pas le seul de son temps à trouver du moral dans les conduites amoureuses des animaux – Buffon en discerne lui aussi, à un stade embryonnaire, avec la présence d'une forme primitive de jalousie⁴⁰, tandis que Diderot dans le *Supplément au*

³⁶ Leçon que contesterait un Buffon, qui souligne souvent dans les notices qu'il consacre à certaines espèces le plaisir qu'elles prennent à s'accoupler à des fins parfois non reproductrices. Voir notamment à ce sujet ce qu'il écrit de l'âne, de la chienne, de la chèvre ou de la femelle du lièvre.

³⁷ Rousseau, *Émile*, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1969, t. 4, p. 694-695.

³⁸ *Id.*, note p. 694.

³⁹ Rousseau, *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, in *Œuvres complètes*, 1998, t. 5, p. 79.

⁴⁰ « Tout ce qu'il y a de bon dans l'amour appartient donc aux animaux tout aussi bien qu'à nous, et même, comme si ce sentiment ne pouvait jamais être pur, ils paraissent avoir une petite portion de ce qu'il y a de moins bon, je veux parler de la jalousie. Chez nous cette passion suppose toujours quelque défiance de soi-même, quelque connaissance sourde de sa propre faiblesse ; les animaux au contraire semblent être d'autant plus jaloux

Voyage de Bougainville leur attribue ce qu'il nomme avec un peu d'ironie de la « galanterie ⁴¹ », terme par lequel il désigne une forme d'élaboration dans leur comportement –, mais il donne l'impression d'être le seul à s'intéresser véritablement à l'animal pour lui-même. Il est d'ailleurs à cet égard intéressant de voir que parmi tous les auteurs qui rapprochent l'animal de l'homme, il est, semble-t-il, le seul à vouloir opérer ce rapprochement en élevant l'animal plutôt qu'en abaissant l'homme.

qu'ils ont plus de force, plus d'ardeur et plus d'habitude au plaisir, c'est que notre jalousie dépend de nos idées, et la leur du sentiment : ils ont joui, ils désirent de jouir encore, ils s'en sentent la force, ils écartent donc tous ceux qui veulent occuper leur place, leur jalousie n'est point réfléchie, ils ne la tournent pas contre l'objet de leur amour, ils ne sont jaloux que de leur plaisirs. », Buffon, *op. cit.*, p. 477-478.

⁴¹ Diderot, *Supplément au Voyage de Bougainville*, p. 574 : « A : Et la galanterie ? B : Si vous entendez par galanterie cette variété de moyens énergiques ou délicats que la passion inspire soit au mâle, soit à la femelle, pour obtenir cette préférence qui conduit à la plus douce, la plus importante et la plus générale des jouissances, la galanterie est dans la nature. A : Je le pense comme vous : témoin toute cette diversité de gentillesse pratiquée par le mâle pour plaire à la femelle, et par la femelle pour irriter la passion et fixer le goût du mâle. »